

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 8 FEVRIER 1896

No. 75

SOMMAIRE :

Notre journal, *A. Filiatreault*.—Misère et Hospice, *Sic*.—Dégout, *Nausée*.—Les Façades, —la Dêbâcle, (du *Figaro*), *Urbain Gohier*.—Les Boxeurs, *Prêcheur*.—Pour le salut de son âme, *XXX*.—Les dangers de l'Alcoolisme.—Concerts Symphoniques, *Amateur*.— Une opinion de Zola, *Chercheur*. — Le cardinal Meignan, *Jean de Bonnefon*. — Feuilleton du RÉVEIL : Rome, par *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ue sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal

NOTRE JOURNAL

Le désarroi causé par les fêtes de Noël et du Jour de l'An dans l'imprimerie du RÉVEIL a été cause que le journal est en retard de quelques jours depuis ce temps.

Des changements que nous n'avons pas provoqués dans le personnel de la rédaction, et des intérêts que nous n'avons pas à apprécier nous ont aussi causé des ennuis. Ce numéro aurait paru samedi dernier, comme d'habitude, si nous avions eu seulement 24 heures d'avis.

Heureusement que la crise est passée. Le nouveau personnel de la rédaction est au complet, et dès samedi prochain, 15 février, nous serons en mesure de publier le

RÉVEIL aussi régulièrement que d'habitude. Nos lecteurs auront l'occasion de constater une fois de plus la justesse de ce vieil adage : qu'il n'y a pas d'hommes indispensables en ce bas monde.

A. FILIATREAU.

MISERE ET HOSPICES

Je lisais hier dans un grand journal quotidien la nouvelle suivante :

Une pauvre femme, Mme Jean Frénière, portant un jeune enfant dans ses bras, est venue hier après-midi demander comme faveur au Recorder DeMontigny de l'envoyer en prison pour quelque temps alléguant que son mari était mourant à l'hôpital et qu'elle n'avait aucuns moyens de subsistance. Le Recorder, informations prises, l'a envoyée à la prison des femmes pour trois mois.

Si c'était la première fois qu'une nouvelle de ce genre paraissait dans nos journaux, il y aurait peut-être seulement lieu à exprimer de la commisération pour cette pauvre femme et de l'étonnement pour un état de choses qui permet à un magistrat d'envoyer en prison pour trois mois une malheureuse qui n'a commis d'autre crime que celui d'être sans ressources pour vivre et faire vivre son pauvre petit bébé ; mais nous sommes ici en face d'un fait qui se répète presque chaque jour dans notre bonne ville de Montréal, ville si charitable, ville si hautement réputée pour le nombre et la richesse de ses institutions de charité, protestantes et catholiques, pour le nombre et la richesse de ses églises, catholiques et protestantes. À quoi servent donc les millions que notre charité chrétienne verse chaque année dans toutes ces institutions ? Il est donc vrai que ces maisons des pauvres ne s'ouvrent que pour les riches ? Ce n'est pas ce qu'on nous dit quand on vient tous les jours quêter dans nos maisons et dans nos bureaux.

Remarquez bien il n'y a pas que des religieuses et des religieux catholiques qui viennent ainsi mendier pour les institutions de charité. On

nous a trop souvent et trop injustement taxés de vouloir systématiquement dénigrer le clergé catholique ; nous rendons à César ce qui appartient à César.

Il y a à Montréal des douzaines d'institutions protestantes et catholiques qui se donnent pour mission de soulager la misère et de recueillir les destitués, qui reçoivent l'aide direct de nos gouvernements et du public, indistinctement, des protestants comme des catholiques, des Canadiens-français comme des anglais, des écossais, des irlandais et même des juifs. Comment se fait-il alors que notre magistrat, notre recorder, soit obligé chaque semaine d'envoyer dans nos prisons ? Et de quel droit le recorder peut-il agir ainsi ?

Où est la loi qui lui permet de remplir nos prisons de malheureux qui n'ont commis aucun crime, qui n'ont pas même été accusés d'aucune offense, grave ou minime, qui n'ont pas même subi de procès ?

Le gouvernement ne devrait-il pas intervenir ?

La ville de Montréal ne paye-t-elle pas tant par jour pour chaque prisonnier que le recorder met ainsi à notre charge ? N'est-il pas temps que cela finisse ? N'y a-t-il pas dans notre nouveau conseil de ville un homme qui prendra en mains la cause des malheureux parias et qui essayera de résoudre ce problème qui est devenu une honte pour notre ville et pour notre civilisation.

Envoyez des pauvres femmes, bonnes, pures, innocentes, croupir pendant des mois au milieu de viragos pour qui les crimes les plus révoltants n'ont plus de secrets ; n'est-ce pas l'abomination ? Et ces pauvres petits enfants, qui ne demandent qu'à bien faire, on les enferme avec des voyous, qui leur apprennent tous les vices. Et ceci se fait en pleine fin du XIXième siècle, en plein jour ; et ces hontes s'étalent dans les colonnes de nos journaux ; et c'est l'autorité, c'est la justice, c'est la magistrature qui ordonne qu'il en soit ainsi ! Encore une fois, à quoi servent ces châteaux qui dressent effrontément leurs tourelles élevées sous le ciel et sur le frontispice desquels nous lisons

ces inscriptions mensongères : " maisons de charité ", " hospices des pauvres ", " refuges ", etc., etc., etc. ? Vendez donc tout cela ; réalisez ces millions et distribuez les un peu entre les pauvres crève-faim que vous sauveriez alors de la honte, de la misère et de la mort. Les pauvres n'ont pas besoin d'habiter des palais qui coûtent jusqu'à cent à deux cent mille dollars ; au lieu de gaspiller notre argent à élever ces monuments de l'orgueil, songez donc plutôt à soulager la misère noire qui grouille autour de nous. Ne nous forcez donc pas à croire et à dire que tous ces millions que nous vous mettons en mains dans un but de charité ne servent qu'à vous permettre de vous bien loger et de bien vivre ; vous paraissez sourds aux cris de la misère, et partout vous les entendez ces cris ; vous lisez les journaux. Y a-t-il à Montréal une seule institution de charité qui soit jamais allé trouver notre recorder pour le prier de lui envoyer le malheureux ou la malheureuse qui crevait de faim : y en a-t-il une seule ?....

Non ; pas une seule. Depuis des années et des années que nous lisons ces détails navrants de la misère dans nos journaux, et le recorder a toujours été dans la triste nécessité d'avoir recours à la prison pour sauver ces êtres humains que la faim et la mort poursuivaient. Le recorder sait bien, mieux que qui que ce soit, qu'il n'a pas le droit d'envoyer ces malheureux à la prison, il le fait par charité pour eux et pour nous ; il a bon cœur, il est sensible à la misère et il se dit que puisque le gouvernement et le conseil de ville ne font pas leur devoir il va les forcer à le faire, en partie du moins, en leur jetant ces malheureux dans les bras et en les forçant à payer pour leur entretien.

N'y aurait-il pas un moyen de résoudre ce problème d'une façon plus économique et plus honorable pour nous et un peu moins brutale et barbare pour ces pauvres parias ?

Notre nouveau conseil a la parole.

SIC.

M. Marc Sauvalle ne fait plus partie de la rédaction du RÉVEIL.

DEGOUT

Dans le débat soulevé dans la *Vérité* contre M. le juge Routhier, nous ne sommes pas intervenus ; nous nous contentons, chaque semaine, de constater la mauvaise foi de l'individu qui accumule à plaisir des colonnes et des pages sur le cas de M. Routhier.

Que M. Routhier soit sans reproches comme écrivain ; que ce soit un homme peu scrupuleux en matière d'emprunts littéraires, nous ne soutiendrons pas le contraire. Mais que ce soit l'homme présenté par son détracteur, ah ! non.

D'un ouvrage volumineux de Paul de Saint-Victor, M. Routhier a tiré une conférence copieusement émaillée de citations empruntées à l'écrivain français, sans indications suffisantes de ces emprunts. Voilà, en somme, à quoi se résume le crime de M. Routhier. Nous n'approuverons pas cette supercherie, mais nous ne pouvons cependant pas demander la tête du juge pour si peu.

Si l'on veut se rendre compte du procédé employé par M. W. Chapman pour démontrer que M. Routhier est un plagiaire, que l'on prenne le dernier numéro de la *Vérité* et l'on trouvera comme premier exemple du quatrième au cinquième article sur le même sujet, le suivant, qui tend à prouver que M. Routhier est un plagiaire :

Paul de Saint-Victor a écrit : "..... Un orage prodigieux s'amasse dans le ciel..... des éclairs passent sur les nues, comme les flambeaux d'un cortège funèbre courant escorter de glorieuses obsèques....." et M. Routhier a écrit :

" Une tempête effroyable éclate, et les éclairs sillonnent ce bois des Erynnies où doit s'ouvrir sa tombe."

M. Routhier a employé le mot *éclairs*, et cette monstruosité le constitue plagiaire !

C'est plus qu'insensé, c'est malhonnête de la part de W. Chapman.

Sans doute il y a d'autres citations où Paul de Saint-Victor est reproduit mot à mot. Là,

il n'y a ni excuse ni défense possible. Mais les exemples comme celui que je viens de donner sont très nombreux et ne servent qu'à indiquer la haine de Chapman contre M. le juge Routhier.

Chapman, on le sent, on le voit, veut faire un scandale autour de l'honorable juge. Pour cela, il multiplie à plaisir les accusations, vraies ou fausses, valables ou non, et ne vise qu'à la quantité des griefs, à la longueur des articles, sans se préoccuper le moins du monde de la véracité de ses accusations et du sentiment du public qui commence à être écœuré de ces poursuites pleines de fiel.

Mais Chapman n'est pas seul. Il est aidé, dans cette noire besogne, par le naturalisé Tardivel et par un anonyme qui signe modestement Cervantes.

Pour donner une idée de la loyauté de la campagne entreprise par ce sinistre trio, nous reproduisons tout au long un passage critique du sieur Cervantes. On verra par cette reproduction combien sont profondément vicieux et mal intentionnés, les Tartufe immoules qui "font" dans la *Vérité* :

NOTE SUR IO

L'épisode d'Io nous avait entraîné tellement loin, que nous avons dû négliger plusieurs remarques très importantes : reprenons en partie ces omissions. Prométhée, dit M. le juge "parle à Io comme l'ange Gabriel à la Vierge de Nazareth cinq cents ans plus tard." Et il souligne : *Une femme enfantera un fils qui le détronera.*

Quelles paroles correspondent dans le texte de S. Luc ?

"Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob.

"Et son règne n'aura point de fin."

A quelles comparaisons odieuses ne conduit pas la manie de dire des nouveautés !

En quoi Jésus-Christ, prenant possession du trône de David, peut-il être assimilé au fils de Jupiter détrônant son père ?

Peut-il y avoir révolution entre les trois personnes de la Très-Sainte-Trinité ? N'est-ce pas un véritable blasphème pour un catholique de rompre l'unité de l'essence divine, et lui donner une ressemblance avec ces dieux des nations, tous démons, comme nous l'apprend David, et pourquoi ? Pour arrondir une période ! Admettons que M. Routhier ignore la philosophie ; le sens chrétien à lui seul ne l'avertissait-il pas de l'énormité qu'il allait commettre ? La Bible, sortie de la bouche même de Dieu, n'est pas un recueil de

misérables fictions, dont les personnages doivent être mis en regard des démons, leur être trouvés semblables ?

Et Io elle-même, la rivale de Junon, comparée à la Vierge de toute pureté ! Y avez-vous pensé, monsieur le juge ? Vous êtes, suivant vos propres paroles, bien inférieur à "la vierge aux cornes de génisse."

Quand Prométhée lui dit :

"Ton fils me délivrera," "la pudeur de la vierge s'alarme et s'étonne." Et votre pudeur de catholique n'a ressenti aucun étonnement, aucune alarme de comparer la fille d'Inachus à la Vierge Marie.

Quand verrons-nous la fin de ces comparaisons forcées, — pour ne pas dire blasphématoires, — des dieux payens et du vrai Dieu ou de ses saints ! L'Écriture Sainte n'a pas besoin du témoignage des démons pour subsister.

On objectera l'exemple des Pères de l'Église. Les Pères de l'Église vivaient dans des siècles où l'on croyait aux faux dieux : les payens n'iaient la vérité des révélations divines, ils déclaraient absurdes les mystères de notre sainte religion. Que faisaient les Pères de l'Église ? Ils leur opposaient leurs propres traditions ? Si vous croyez, disaient-ils, à Prométhée cloué sur une croix, pourquoi vous étonner de Jésus-Christ mourant de la même manière pour le salut de l'humanité ?

Mais ils n'allaient pas plus loin : c'étaient des réponses aux objections polythéistes, et non des arguments. Surtout, ils ne forjaient pas de texte : le faux n'est pas d'invention apostolique.

M. le juge Routhier, s'il a bien compris le rôle qu'il a joué dans la comparaison d'Io à la Sainte Vierge est un grand coupable. Nous aimons mieux croire qu'il a agi avec légèreté, pour le plaisir d'innover.

Seulement, quand on occupe une position sociale comme la sienne, et qu'on se mêle d'enseigner le peuple, on doit savoir respecter les convenances et la vérité.

CERVANTES.

Nous ne ferons aucun commentaire au sujet de cette critique, laissant ce soin aux hommes de bonne foi qui nous lisent. Mais si nous ne voulons pas commenter, nous pouvons prédire. Et nous prédisons qu'avant peu Tardivel et ses seides feront un article indigné sur les "maîtres-chanteurs" de la presse parisienne que les autorités viennent d'emprisonner.

Cet article ne manquera pas de piquant.

NAUSÉE.

Encore une bonne gazette, l'*Ouvrier Catholique*, de Biddeford, Maine, qui vient de rendre le dernier soupir. Le vent ne semble pas souffler du bon côté pour les pieux journaux.

UNE BONNE REPUTATION

La réputation du *Baume Rhumal* comme guérisseur du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, repose sur des milliers de guérisons. Dans toutes les pharmacies, 25 cts la bouteille.

LES FACADES—LA DEBACLE

(Du Figaro)

Si les journaux entreprenaient d'énumérer simplement, sans détailler leur biographie, les financiers enrichis par d'heureuses banqueroutes, les industriels et les commerçants qui ont fait fortune en vendant leurs produits à faux poids ou en fraudant la douane et l'accise, les officiers ministériels qui ont pratiqué des trous dans la lune et les Esculapès de colonne Rambuteau, leurs quatre pages n'y suffiraient pas : les six pages du *Figaro* suffisent à peine à conter les mensonges des ministres.

Alors les journaux se taisent : et de leur silence on abuse pour jeter à la tête des journalistes les quelques noms d'aigrefins, de rustaquerènes, de mouchards et de faiseurs à qui la badauderie des boulevardiers avait attribué d'excessives influences. Il faut bien que nous nous défendions.

Ça des journalistes ? Allons donc ! Par les trafics mêmes dont ils viennent d'être convaincus, ceux qui passaient pour être des nôtres ont assez prouvé qu'ils n'en étaient pas.

Le journaliste est un producteur, au moins un propagateur d'idées.

Des idées neuves, il n'y en a plus depuis quelques milliers ou quelques millions d'années qu'il existe des êtres pensants. Mais il y a des idées oubliées ; il y a des associations neuves d'idées connues. La fonction du journaliste est de les concevoir et de les répandre. Il entretient un certain mouvement dans les cerveaux où la stagnation de la pensée laisserait se former, s'agglutiner et se solidifier les sottises, les erreurs, les préjugés malfaisants. Il alimente de faits la mémoire et le jugement paresseux ou distrait de la foule.

Tous les hommes qui sont occupés de leur plaisir ou de leur travail n'ont pas le temps de se fabriquer du pain, des souliers, des idées ; le boulanger leur vend du pain, le cordonnier des souliers, et le journaliste, des idées qui ne sont pas moins nécessaires.

Par éducation, par entraînement, partant par aptitude naturelle, le cerveau du journaliste est en perpétuelle gestation. Cette expression de l'argot professionnel : *pondre un article*, fait image exactement. Quand l'idée a germé, s'est développée, a pris forme et vie elle doit sortir aussi nécessairement que l'œuf de la poule. Si l'auteur peut la retenir ou la déguiser, il n'est pas journaliste, ne peut vivre si la première fonction de sa vie n'est pas accomplie. Pour évangile, il a la recommandation de sir John Bickerstaff, ami de Paul-Louis : " Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais pu-

bliez votre pensée ; ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée, de la produire pour le bien commun ; la vérité est toute à tous. "

Ce métier veut de l'indépendance et de la passion.

Il arrive à l'écrivain passionné d'être injuste ; mais s'il était sans passion, son écrit serait sans intérêt. S'il affecte la froideur et le détachement, s'il atteint réellement à l'impartialité, c'est un philosophe, un moraliste, un économiste, un statisticien, un raseur ; ce n'est pas un journaliste.

Pas de journaliste où n'est pas l'indépendance absolue. L'idée embrassée pour elle-même et défendue sans souci de qui l'attaque ou la soutient : telle est encore la marque. Elle distingue avec éclat le journaliste politique du politicien de carrière, du politicien d'assemblées, qui tout au contraire n'a point d'idée en propre, qui se loue aux électeurs et se vend aux comités pour servir aveuglément leurs intérêts, qui s'enrôle dans des coteries et qui vote avec ou contre des individus.

L'opposition, généralement, attire le journaliste. Aux ordres du pouvoir, il se croirait suspect ; il souffrirait de voisinages douteux. A l'époque de la précédente épuration, la liste des maîtres-chanteurs coïncidait avec la liste des pensionnés du ministère. Un adversaire du gouvernement ne peut mener qu'une existence au grand jour, et ne produire qu'un passé intact : car les dossiers des Parquets et de la Préfecture seraient vite ouverts à ses contradicteurs. Tandis qu'un protégé du garde des sceaux et du ministre de l'intérieur peut être soupçonné de payer à force de zèle leur indulgence et leur discrétion. Nous en avons assez vu qu'on décoirait tant qu'ils restaient dociles, et qu'on livrait aux tribunaux à la première velléité d'insoumission.

Les capitulations de conscience et les erreurs de location font naître des situations tantôt comiques, tantôt tragiques.

Un écrivain naît officieux comme un chien pour avoir le cou pelé ; rien n'est plus divertissant qu'un journaliste de ce tempérament égaré par les hasards de la carrière dans un journal de combat ; le désir de la chaîne et de la niche le tourmente. D'autres, que le beau feu de la jeunesse a poussés dans l'opposition, et que l'âge avertit de préparer le confortable des derniers jours, offrent encore de plaisantes figures : c'est un régal pour les confrères, que les manœuvres d'un journaliste opposant qui songe à mériter du gouvernement vilipendé naguère une petite place ou la croix d'honneur.

Ces conversions tournent parfois au drame. On raconte que Prévost-Paradol est mort par dépit, en prévoyant que la chute prochaine de l'Empire lui ôterait

le bénéfice de sa palinodie. Bien plutôt, Prévost-Paradol a dû mourir de sa palinodie elle-même. Un homme qui avait toujours vécu de sa pensée libre, qui parlait à sa guise, qui se faisait craindre des puissants, qui était par lui-même une puissance, n'a pu souffrir d'être tout à coup domestiqué. La veille, il était Prévost-Paradol ; le lendemain, il n'était plus qu'un fonctionnaire parmi dix mille fonctionnaires pareils. En se considérant dans sa glace en uniforme brodé, avec un chapeau à plumes et des croix de divers ordres, il a cru voir une livrée, une casquette galonnée, les anneaux d'une chaîne ; ce n'était plus lui, mais un lamentable Sosie ; le dégoût de lui-même l'a saisi, avec le sentiment de sa déchéance ; en se tuant, il a pris le parti le plus honnête qui lui restât.

Le vrai journaliste n'est pas lié au gouvernement de l'avenir plus qu'au gouvernement du présent ; il combat pour ses propres idées, et seulement par voie de conséquence pour le parti qui les professe. Acceptant un programme tout prêt, qu'il n'aurait pas composé lui-même, il ne serait plus que l'employé du ministère d'aujourd'hui ou du ministère de demain, mais un employé de ministère.

Il n'a d'attaches étroites ni avec les gens en place, ni avec les "gens du monde", ni avec les gens d'affaires. S'il en avait, il serait tous les jours dans l'alternative de trahir sa pensée ou d'être accusé de trahison par un ami. Chaque abus dénoncé, chaque faute découverte, chaque réforme défendue lui fait, parmi les inconnus qui le lisent, dix mille amis et dix ennemis ; dix mille amis qui ne le serviront jamais et l'oublieront facilement, dix ennemis qui ne l'oublieront pas et lui nuiront à la première occasion.

Point de famille encombrante, dont les inquiétudes et les préjugés entravent l'action du polémiste, l'entraînent aux lâches accommodements : pour ne pas être déchiré par les conflits de devoirs contraires, il est sage de les prévenir. Point de maîtresse tyrannique, dont le luxe exige beaucoup d'argent suspect, et dont les caprices ou les rancunes de fille asservissent la probité du critique.

L'argent est l'ennemi. A force d'entendre mesurer leur talent au revenu qu'ils en tirent, à force de voir autour d'eux la foule des hommes d'argent courir aux jouissances grossières, des écrivains finissent par croire aussi que l'argent a son prix. Dès lors, ils sont perdus. On répète que l'argent procure l'indépendance : il apporte plutôt mille dépendances, et des craintes, et des timidités. Le journaliste sans argent est brave, audacieux ; endurci à la misère, dédaigneux des épreuves, n'ayant rien à perdre, il ne redoute rien. Satisfait, il sera fini.

Tant de renoncements paraissent au-dessus des for-

ces humaines. En réalité, nul renoncement ne coûte à l'homme, s'il y met sa gloire et s'il y trouve des compensations d'orgueil.

C'en est une, pour le libre écrivain, que le sentiment de son indépendance, de sa puissance. C'est une satisfaction, que d'inspirer l'envie, la crainte, la haine et de défier les coups. C'est quelque chose encore que l'illusion de jouer le seul rôle, d'exercer la seule influence que permette l'organisation moderne des sociétés. Des jouissances de cette nature ne sont pas à la portée du premier venu des marchands de lunettes, mais elles remplissent la vie des hommes qui les ont une fois senties.

Le lecteur insolent dira qu'il n'en connaît pas : il en connaît. Mais plutôt que de leur rendre hommage, il objecte aux journalistes contemporains l'inévitable Armand Carrel.

C'est un amusement vieux comme Horace de glorifier les morts avec fracas et d'ignorer les vivants.

Malgré tous les lieux communs de diffamation rageuse, la presse reste le seul champ ouvert aux luttes d'idées désintéressées, généreuses. Elle attire tous ceux qui, mourant après avoir traîné leur inutile vie dans cet horrible temps d'inertie et d'affaissement, pourront dire en se frappant le cœur : " Et pourtant, moi aussi, j'avais quelque chose là ! "

URBAIN GOHIER.

Extrait de la *Vérité* du 3 septembre 1887 :

" M. Tarte parle du respect pour l'autorité des évêques au Canada. En effet, ce respect s'en va rapidement.

" Deux choses contribuent grandement à nuire à l'autorité épiscopale dans la province de Québec. D'abord la coupable manie qu'ont certains journalistes et certains hommes politiques d'exploiter l'autorité religieuse au profit de leur *parti politique*. Pour eux, tout ce qui n'est pas *conservateur*, et d'une nuance particulière, est en *révolte* contre l'autorité *religieuse*. Cette identification de la cause d'un parti politique fort compromis et justement méprisé par beaucoup de catholiques sincères, avec la cause de la religion, est un très grand mal.

" Un autre abus qui porte atteinte à l'autorité des évêques, c'est l'exagération de cette autorité, soit au détriment de l'autorité pontificale, comme dans l'affaire qui nous occupe en ce moment, soit au détriment de la sage et saine liberté que l'Eglise laisse à ses enfants dans les questions libres."

Aujourd'hui Tardivel pourrait ajouter que sa manière de régenter les évêques, tout en faisant mine de leur être soumis a contribué pour sa large part à la perte du respect pour notre clergé.

CONVIENT A TOUS

Par ses propriétés tonifiantes et à douçissantes, par ses vertus curatives et par son action prompte le *Baum Rhumat* est de remède qui convient à ceux qui toussent, 25c la bouteille partout.

LES BOXEURS

Une correspondance de El Paso nous apprend que le congrès américain a édicté une loi prohibant sévèrement la boxe.

En raison de cette loi, tous les distingués personnages qui se passionnent pour ce sport sont dans un accès de rage permanent.

La population, qui se promettait de s'amuser en réalisant de beaux bénéfices, grâce à un prochain tournoi qui devait avoir lieu sous peu, est dans la consternation et ne s'occupe que de trouver un moyen pour éluder la loi.

Les gentilshommes du fracassement réciproque, tels que Stuart, Quinn, Maher, Fitzimmons et autres célébrités du coup de poing, deviennent menaçants. Ils parlent de violer la loi et même de cogner en chœur sur les législateurs.

Mon Dieu ! nous ne voyons pas grand mal à ce nouvel exercice. De quoi se mêlent donc les autorités ? Partout on proclame que l'Amérique est par excellence la terre de la liberté et des libertés, et deux bons amis n'auraient pas le droit de s'esquinter réciproquement sous les yeux ravis d'une foule délirante disposée à payer ce spectacle un prix fabuleux !

En vérité c'est se moquer du monde et nous comprenons fort bien l'irritation des paisibles habitants de cette contrée désormais inhabitable.

Que l'on empêche les combats de chiens, au nom de la pitié suprême, c'est très bien. Ces pauvres chiens n'ont jamais manifesté de désir avant, ou de satisfaction après le combat. Lorsqu'ils ont laissé des lambeaux de leur pauvre corps sur le sol, auprès des lambeaux qu'ils ont arrachés à leur congénère, quel profit en retirent-ils ? Aucun, pas même la gloire, attendu que les chiens ont sur nous la supériorité de dédaigner cette denrée creuse.

Donc, les chiens n'étant pas libres d'offrir ou d'accepter le combat ; les chiens subissant malgré eux le bon vouloir féroce des hommes, il est juste que le pouvoir intervienne et défende aux spéculateurs de forcer les chiens à se battre à leur profit. L'autorité trouve, avec raison, que les chiens n'ont pas besoin d'être poussés à se battre. Lorsqu'un différend s'élève entre deux mâtins, au sujet d'un os ou d'une gentille levrette, ils n'ont pas besoin d'une galerie pour aller sur le pré. Ils y vont comme deux bonnes et braves bêtes affamées ou amoureuses. Après la lutte, ils font la paix s'ils veulent, mais ils ont toujours la dignité de ne pas se ravalier en allant boire un coup au même ruisseau.

L'interdiction des combats de chiens est donc tout à fait sensée. Mais l'interdiction de la boxe...., c'est tout simplement une iniquité.

Et en vertu de quel droit, de quel motif seulement se permet-on de défendre à deux braves garçons de se bûcher, de casser des dents, de faire sauter un œil, de supprimer un nez, d'enfoncer des côtes, et de gagner de grosses sommes à ces jeux innocents pour aller ensuite se saouler de compagnie ?

Ne sont-ce pas là des mœurs bucoliques ?

Ces gens-là ne sont pas des chiens. Ils ont de la raison, et ils usent de cette raison pour vouloir se rencontrer et s'écrabouiller en public le plus complètement possible.

Et le public, lui, se plaint-il ? Mais pas du tout. Il est content, le public ; il jubile, le public ; il paye, le public. Alors que vent-on ?

Les combattants sont satisfaits, les assistants sont satisfaits, et les encroûtés qui n'ont jamais rien vu, les femmelettes qui tombent en défaillance à la seule pensée d'un coup de poing bien placé prétendraient soustraire toute une population aux douceurs raffinées de la boxe ?

C'est un odieux abus de pouvoir, et bien des guerres civiles ont eu une origine beaucoup moins sérieuse.

Laissez donc le monde interlope des boxeurs s'écraser la face. Du moment que l'éducation que vous donnez aux enfants ne comporte pas le dégoût pour de pareils spectacles, vous êtes malfondés de faire la fine bouche avec les adultes. Si deux hommes sont libres de se battre mutuellement, avec satisfaction, avec joie et profit, sans qu'une seule plainte autorisée soit portée contre eux, pourquoi voulez-vous mettre votre nez là-dedans ? Ces exercices-là sont scandaleux, dites-vous, et abaissent la dignité humaine ?

Nous sommes beaucoup de votre avis, mais qu'y faire ? C'est une question de mœurs publiques — section des mauvaises mœurs — et cela ne se guérit pas d'un coup de décret. C'est une affaire d'éducation encore une fois, et pas autre chose.

Inspirez à l'enfant le dégoût de ces brutalités, et vous n'aurez pas besoin de prendre des mesures de rigueurs contre les boxeurs et leurs admirateurs. Mais en attendant que vous fassiez entrer cette question à l'école, laissez les pugilistes en paix. Et si vous croyez devoir vous occuper d'eux, que ce soit pour décréter que tout combat public devra être mortel pour l'un des deux combattants. S'il y a chez les boxeurs épuisement mutuel rendant impossible au vainqueur d'assommer son adversaire, la lutte devra reprendre et ne cesser que quand l'un des boxeurs sera mort pour tout de bon.

Grâce à ce procédé vous arriverez vite à supprimer la boxe et les boxeurs sans soulever le populaire contre vous. Au contraire, ce bon peuple, tout en trouvant excessive votre sévérité vous comblera de

bénédictions ; mais les boxeurs, eux, ils disparaîtront doucement par ce procédé et ils iront exercer ailleurs leur aimable industrie. Croyez bien que ces gens-là ne tiennent pas à la régularité de leurs traits, s'ils ne font aucun cas d'un "black eye," ils tiennent à leur peau et ils y regarderaient avant d'entreprendre une partie dont leur vie serait l'enjeu. Ils disparaîtraient, et, les boxeurs disparus, la boxe passerait à l'état de souvenir scandaleux.

PRECHEUR.

POUR LE SALUT DE SON AME

Nous lisons dans un journal parisien l'étrange fait-divers suivant :

M. X. . . , négociant du quartier du Mail, avait, depuis longtemps, comme caissière, une dame Albertine C. . . , dans laquelle il avait placé toute sa confiance.

Agée de quarante ans, cette dame affectait tous les dehors d'une excessive piété. Le salut de son âme était son principal souci, et, pour s'attirer, sans doute, les bonnes grâces du Ciel, elle avait fait don, tout récemment, à sa paroisse d'un ostensor de grande valeur. On se demandait bien comment, n'ayant qu'une situation modeste et pas de fortune, elle pouvait faire de si coûteux cadeaux, mais on avait beau chercher, on ne trouvait pas, M. X. . . , favorisé par une circonstance toute fortuite, à été plus heureux.

Mme Albertine C. . . s'étant trouvée malade, ces jours derniers, ce fut son patron qui tint à la remplacer. Mauvaise affaire pour la caissière qui fut bientôt convaincue d'importants détournements s'élevant à plus de 10,000 francs. Il y avait deux ans que la bête personne falsifiait ses livres de caisse.

M. X. . . , furieux d'avoir été si longtemps trompé et dupé, fit appeler son infidèle employée chez M. Orsatti, commissaire de police.

Mandée au cabinet du magistrat, Mme Albertine C. . . n'a pas hésité à avouer sa culpabilité.

—Je suis une voleuse sans l'être, a-t-elle dit à M. Orsatti. Je voulais sauver mon âme et pour atteindre ce but, j'ai dû puiser dans la caisse de mon patron pour pouvoir faire à ma paroisse les cadeaux destinés à m'assurer l'indulgence du Ciel. Quant au jugement des hommes, ajouta-t-elle, je m'en moque.

Cette trop pieuse personne a été envoyée au dépôt.

Eh bien ! quoi ! N'y a-t-il pas une morale très en faveur dans les milieux bien pensants qui dit : " La fin justifie les moyens. "

Du reste, que celui qui est sans péché jette la première pierre à cette pauvre femme, si sainte qu'elle a sanctifié ses vols.

LES DANGERS DE L'ALCOOLISME

Si les adversaires de la vivisection avaient eu connaissance de la conférence que M. Emile Alglave vient de faire à Paris devant les membres de l'association pour l'avancement des sciences, on les eût certainement vus à l'hôtel des sociétés savantes ; on les eût entendus protester contre les expériences faites des animaux vivants.

Que voulait prouver l'éminent physiologiste ?

Que l'on a tort de boire les liqueurs alcooliques servies dans presque tous les cafés.

Pour cela, il a acheté des bouteilles de toutes sortes en différents cafés et, devant l'assistance, il a inoculé à des animaux un 355e de litre. Pauvres bêtes !

—La plupart des apéritifs, bien mal nommés, a dit le professeur, puisqu'au lieu d'ouvrir l'appétit, ils le ferment, contiennent un des éléments les plus nuisibles à la santé, l'acide salicylique. Bien souvent, on a été étonné de voir sur les bancs de la cour d'assises des criminels à l'air doux et placide. Ils avaient tué et personne ne le voulait croire. L'auteur du crime ? L'absinthe.

On a fait une enquête sur ce qu'avait bu l'un d'eux rentré ivre chez lui. Au premier reproche de sa femme, il l'a assommée. L'enfant a crié. Il l'a tué. Qu'avait-il bu ? Deux verres de vin blanc que voici. Pas un de plus.

On a condamné cet assassin. C'est le marchand de vin qu'on eût dû envoyer au bagne.

Le vermouth lui-même, "l'innocent ver out," commence par occasionner des maux de tête, puis des maux de cœur.

Et M. Alglave donne à ses cobayes un centimètre cube d'absinthe prise ici, de bitter acheté là et les malheureux animaux se trouvent d'abord folâtres ; soudain ils se dressent affolés sur leurs pattes de derrière. Bientôt ils tombent, convulsés, secouant fébrilement leurs pauvres pattes.

—Celui-ci, dit-il, ira bien demain. Il n'a absorbé que du vermouth mouillé. Celui-ci va mourir. Il a pris de cette absinthe. Et voyez l'inconséquence de notre législation. Le fabricant qui a fait cela n'est pas coupable. Le marchand qui le vend n'est pas coupable, et moi je serais coupable si je vous disais : " Méfiez-vous du liquide qui sort de telle maison. "

La réflexion est si juste qu'elle soulève des applaudissements unanimes. Et la vaste salle est bondée.

M. Alglave fait venir un chien de chasse.

—Voyez comme il est doux et gentil, dit-il en se faisant embrasser par lui. Je me garderai bien de le tuer, mais vous allez voir ce que fait sur le chien l'absinthe que voici.

Il lui en donne quelques gouttes. L'animal se tord, bondit, retombe en avant, M. Alglave lève une bouteille.

—Avec ce simple flacon, dit-il, nous avons 2,000 crises comme celle-ci.

Et après qu'il a fait voir le danger, le savant démontre que le cognac de vin, les liqueurs saines se contentent de produire chez les animaux une hilarité inoffensive.

Puis il indique le moyen de combattre l'alcoolisme. Il ne pense pas à fermer les cabarets, mais il veut que ce soit l'Etat qui leur vende des liqueurs, comme il leur vend des eaux minérales, dans les bouteilles mécaniquement fermées où il soit impossible d'introduire du poison.

Les expériences de M. Alglave sont absolument convaincantes. Sa théorie est juste. Le moyen qu'il préconise est socratique. C'est assez dire qu'il faut encore beaucoup de temps pour que ces idées soient acceptées.

CONCERTS SYMPHONIQUES

Nous apprenons avec plaisir que les concerts symphoniques donnés au Windsor par l'association des artistes de Montréal vont reprendre à partir de vendredi prochain.

Ce qui a empêché ces concerts d'avoir lieu à partir du mois de novembre, c'est que l'orchestre de l'opéra français, noyau principal de l'association était trop occupé aux répétitions pour pouvoir venir renforcer les artistes disponibles qui brûlaient du désir de recommencer une seconde saison de symphonies.

Cette saison, par malheur, sera courte et ne comprendra que quatre concerts; mais enfin il vaut mieux cela que rien; et il nous restera l'espoir de voir les séries reprendre leur cours l'hiver prochain, car les artistes de l'orchestre de l'opéra, sachant désormais ce qu'ils auront à faire, se réserveront, dans leur engagement, le droit et le temps de coopérer à l'œuvre si artistique des concerts symphoniques.

AMATEUR.

LE CARDINAL MEIGNAN

Celui que la mort vient de prendre brusquement, sans le surprendre, était un superbe vieillard qui, par surcroît des ans, portait sur ses épaules sans voûte, la splendeur de la pourpre romaine.

De grands yeux baignés de lumière, un front vaste que rendait plus vaste encore une calotte de velours rouge posée comme un dôme des Invalides sur un cerceau, qui était autre chose qu'un tombeau. Tout cela porté par un corps d'hercule. Tel était Mgr Meignan.

Le personnage n'avait rien de mince ni d'exigu. C'était une tête de savant très carrée et très froide; c'était aussi une poitrine d'homme, très large, dans laquelle battait un cœur bon.

Je connus le cardinal après avoir dit quelque mal de lui sur la méchante foi d'un abbé menteur. Le cardinal me conta sa vie; mais pourrais-je, après des années de distance, rappeler sans l'affaiblir ce récit, nuancé par la voix et le geste?

C'est que l'esprit se contentait de briller, chez ce vieillard, en mots charmants et profonds, mais bientôt dits, quelquefois même en simples intonations, en moins que cela encore, en un geste brusque de génie tout français.

Quand le cardinal commença de parler, le jour baissait déjà, un jour rose qui se teintait d'ombre, comme la fin des vies heureuses. Dans le bureau, encombré de livres, aucune draperie n'amortissait la voix sonore et n'en retenait les ondulations.

—Ma vie n'a pas été préparée, commença le cardinal, pour l'état ecclésiastique. Je me suis fait prêtre volontairement et librement, parce que, dans notre société, la religion m'est apparue dernière dépositaire des traditions de Liberté.

La première partie de mon existence sacerdotale s'est passée dans le travail ardu des bibliothèques.

J'ai étudié les langues anciennes; j'ai travaillé en Allemagne dans les Universités et je ne suis encore aujourd'hui qu'un lexicographe, un chercheur de la généalogie des mots, de la paternité des phrases. Mes ouvrages, qui ne sont pas pour le public, sont presque aussi nombreux que mes années. L'étude des prophéties messianiques m'amenait à la réfutation, à la *Vie de Jésus* de Renan, d'après les rationalistes allemands. L'Evangile et les prophètes ont été les sujets de mes dernières études. Ceux qui ne m'ont pas lu se sont vengés en me traitant de sceptique.

Ce que j'avais commencé, premier vicaire à Sainte-Clotilde de Paris, je l'ai continué quand j'ai été professeur en Sorbonne et aussi dans les loisirs que m'ont laissés les évêchés successifs de Châlons et d'Arras.

Si je suis venu à Tours, c'est malgré moi, poussé par le souffle des circonstances, alors que ce diocèse était en proie aux intransigeants, ces ennemis de l'Eglise qui voudraient la tuer de leur adoration comme d'autres la font vivre de leur haine. . . .

Je connais peu Rome, mais quand j'y suis allé, j'ai vu des vieillards qui, autour d'un pontife éclairé d'en Haut, m'ont semblé les gardiens d'un précieux trésor. Ils sont penchés autour de ce dépôt de vérité que les siècles leur ont porté et l'on ne peut qu'admirer le zèle avec lequel ils restent les sentinelles de la tradition.

Peu à peu, fouetté par ces propres paroles, l'esprit

du cardinal donnait sa mousse. D'une main légère, il touchait à cette question de Saint-Martin de Tours qui fut l'épine de son front. Cette église à construire fut la montagne de pierres sous laquelle ses ennemis essayèrent d'ensevelir le prélat ; mais sans écouter les cris de haine, le cardinal Meignan termina une œuvre d'art qui reste une des rares choses originales de ce temps-ci.

Le grand méfait du cardinal fut de ne pas tendre la main aux gros sous de la popularité. Quand on lui demandait des faveurs pour des abbés en mal de violet ou pour des laïques à la boutonnière anémique, il envoyait les laïques au diable et les prêtres... au Bon Dieu.

A cette heure lâche de l'histoire ecclésiastique, beaucoup d'évêques se tassaient honteusement sur leur siège pour y faire asseoir la politique à côté d'eux. Mgr Meignan ne commit jamais cette faute, et pour cela il fut longuement insulté. Il accepta ces incidents avec le calme des convictions solides, qui sont la base des puissantes résignations.

Derrière le théologien, l'historien, le lexicographe, se tenait debout un serviteur de la France ; et au Conclave prochain, le cardinal Meignan aurait pu donner la note patriotique et catholique dans le concert discordant d'intransigeance et de libéralisme que joueront les aveugles de la pourpre.

JEAN DE BONNEFON

UNE OPINION DE ZOLA

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'opinion de M. Emile Zola sur le rappel de M. Lefebvre de Brehaine, ambassadeur de France près le Vatican.

Questionné à ce sujet par un rédacteur du *Journal* l'auteur de *Rome* a répondu :

"Ce rappel me semble une chose mauvaise. Je trouve que chez nous, on ne se préoccupe pas, ainsi qu'il le faudrait, de la situation réelle du Pape. Si Léon XIII venait à mourir demain, quelle action aurions-nous sur le conclave ? Aucune, je le crains.

"On a l'air de dire que le Pape est une quantité négligeable. On compte donc pour rien son ascendant sur les évêques ?"

"Au point de vue politique, oui, le Pape est quantité négligeable, mais non pas, certes, au point de vue religieux, au point de vue moral.

"M. Lefebvre de Brehaine fut le tampon entre le Pape et la République.

"Je ne sais trop s'il était un catholique très pratiquant ; mais à coup sûr, il était un catholique sincère. Il était fort bien vu. Son tact, sa distinction, son

honnêteté, sa droiture étaient d'un homme de l'ancienne France. Serviteur loyal de la République, il empêcha certains heurts qui eussent pu se produire, en dépit des bonnes dispositions fondamentales de Léon XIII à l'égard de la France.

"Le Pape a pu, un instant, songer à s'appuyer sur l'Allemagne ; mais un rapide coup d'œil sur la carte de la catholicité l'a vite fait se ressaisir et se retourner vers la France, par laquelle seule la papauté peut encore se sauver. Il s'est dit : " Pourquoi pas la République du moment qu'elle est solide ? " Et le Pape a tout intérêt à ce que la France soit et reste grande.

"D'autre part, je crois que, diplomatiquement, la France n'a aucun intérêt à se fâcher avec le Pape. Nous pouvons avoir besoin de lui. Napoléon Ier comprit tout le prix de l'alliance des Papes et sut se ramener Pie VII.

"Si la France jouissait d'une certaine tranquillité du côté de Rome, elle le devait beaucoup à M. Lefebvre de Brehaine. M. de Brehaine n'était pas un ministre agissant ; il était mieux : il était, je le répète, le meilleur tampon."

Les connaissances que M. Emile Zola a dû acquérir pour écrire son nouveau livre, *Rome*, donnent de l'intérêt à son opinion et augmentent la portée de ses paroles.

CHERCHEUR.

La Science de la Réclame

M. W. A. Grenier, chef de publicité d'un des plus grands journaux de Montréal, vient de publier un petit livre fort intéressant et qui s'impose à l'attention du public par l'originalité de sa conception. Il est intitulé : " La science de la réclame " et nous fait voir les multiples effets d'une annonce bien faite.

Ce petit livre illustré par un artiste canadien bien connu et dont les jolis croquis ne dépareraient point les journaux de Paris. M. Edmond Massicotte, est non seulement d'une lecture agréable, mais il est d'un intérêt de tous les jours pour tous ceux, commerçants ou autres, qui ont besoin de s'adresser au public. L'annonce, c'est le million, dit-il, et tous les jours en effet l'on voit se réaliser d'une magnifique façon pour ceux qui savent exploiter avec intelligence la mine la plus riche et la plus inépuisable que les temps modernes aient révélée aux énergiques travaux de tous ceux qu'anime la louable ambition d'arriver au succès dans une entreprise.

Ce petit livre se vend 50 cents au bureau du " Monde."

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

I

Jamais Rome n'a été moins près de réaliser son rêve séculaire de domination universelle. Et, quand la Révolution française éclata, on put croire que la proclamation des droits de l'homme allait tuer la papauté, dépositaire du droit divin que Dieu lui avait délégué sur les nations. Aussi, quelle inquiétude première, quelle colère, quelle défense désespérée, au Vatican, contre l'idée de liberté, contre ce nouveau credo de la raison libérée et de l'humanité rentrant en possession d'elle-même ! C'était le dénouement apparent de la longue lutte entre l'empereur et le pape, pour la possession du peuple, libre désormais de disposer de lui, prétendant échapper au pape, solution imprévue où paraissait devoir crouler tout l'antique échafaudage du catholicisme.

Pierre terminait ici la première partie de son livre, par un rappel au christianisme primitif, en face du catholicisme actuel, qui est le triomphe des riches et des puissants. Cette société romaine que Jésus était venu détruire, au nom des pauvres et des humbles, la Rome catholique ne l'a-t-elle pas rebâtie, à travers les siècles, dans son œuvre politique d'argent et d'orgueil ? Et quelle triste ironie, quand on constatait qu'après dix-huit cents ans d'Évangile, le monde s'effondrait de nouveau dans l'agio, les banques véreuses, les désastres financiers, dans cette effroyable injustice de quelques hommes gorgés de richesses, parmi les milliers de leurs frères qui crevaient de faim ! Tout le salut des misérables était à recommencer. Mais ces choses terribles, Pierre les disait en des pages si adoucies de charité, si noyées d'espérance, qu'elles y avaient perdu leur danger révolutionnaire. D'ailleurs, nulle part il n'attaquait le dogme. Son livre n'était que le cri d'un apôtre, en sa forme sentimentale de poème, où brûlait l'unique amour du prochain.

Ensuite, venait la seconde partie de l'œuvre, le présent, l'étude de la société catholique actuelle. Là, Pierre avait fait une peinture affreuse de la misère des pauvres, de cette misère d'une grande ville, qu'il connaissait, dont il saignait pour en avoir touché les plaies empoisonnées. L'injustice ne se pouvait plus tolérer, la charité devenait impuissante, la souffrance était si épouvantable, que tout espoir se mourait au cœur du peuple. Ce qui avait contribué à tuer la foi en lui, n'était-ce pas le spectacle monstrueux de la chrétienté, dont les abominations le corrompaient, l'affaolaient de haine et de vengeance ? Et tout de suite, après ce tableau d'une civilisation pourrie, en train de crouler, il reprenait l'histoire à la Révolution française, à l'immense espérance que l'idée de liberté avait apportée au monde. En arrivant au pouvoir, la bourgeoisie, le grand parti libéral, s'était chargée de faire enfin le bonheur de tous. Mais le pis est que la liberté, déçidé-

ment, après un siècle d'expérience, ne semble pas avoir donné aux déshérités plus de bonheur. Dans le domaine politique, une désillusion commence. En tous cas, si le troisième état se déclare satisfait, depuis qu'il règne, le quatrième état, les travailleurs, souffrent toujours et continuent à réclamer leur part. On les a proclamés libres, on leur a octroyé l'égalité politique, et ce ne sont en somme que des cadeaux dérisoires, car ils n'ont comme jadis, sous leur servitude économique, que la liberté de crever de faim. Toutes les revendications socialistes sont nées de là, le problème terrifiant dont la solution menace d'emporter la société actuelle, s'est posé dès lors entre le travail et le capital. Quand l'esclavage a disparu du monde antique, pour faire place au salariat, la révolution fut immense ; et, certainement, l'idée chrétienne était un des facteurs puissants qui ont détruit l'esclavage. Aujourd'hui qu'il s'agit de remplacer le salariat par autre chose, peut-être par la participation de l'ouvrier aux bénéfices, pourquoi donc le christianisme ne tenterait-il pas d'avoir une action nouvelle ? Cet avènement prochain et fatal de la démocratie, c'est une autre phase de l'histoire humaine qui s'ouvre, c'est la société de demain qui se crée. Et Rome ne pouvait se désintéresser, la papauté allait avoir à prendre parti dans la querelle, si elle ne voulait pas disparaître du monde, comme un rouage décadément inutile.

De là naissait la légitimité du socialisme catholique. Lorsque, de toutes parts, les sectes socialistes se disputaient le bonheur du peuple à coups de solutions, l'Église devait apporter la sienne. Et c'était ici que la Rome nouvelle apparaissait et que l'évolution s'élargissait dans un renouveau d'espérance illimitée. Évidemment, l'Église catholique n'avait rien, dans son principe, de contraire à une démocratie. Il lui suffirait même de reprendre la tradition évangélique, de redevenir l'Église des humbles et des pauvres, le jour où elle rétablirait l'universelle communauté chrétienne. Elle est d'essence démocratique, et si elle s'est mise avec les riches et les puissants, lorsque le christianisme est devenu le catholicisme, elle n'a fait qu'obéir à la nécessité de se défendre pour vivre, en sacrifiant de sa pureté première ; de sorte qu'aujourd'hui, si elle abandonnait les classes dirigeantes condamnées, pour retourner au petit peuple des misérables, elle se rapprocherait simplement du Christ, elle se rajeunirait, se purifierait des compromissions politiques qu'elle a dû subir. En tous temps, l'Église, sans renoncer en rien à son absolu, a su plier devant les circonstances : elle réserve sa souveraineté totale, elle attend avec patience, même pendant des siècles, la minute où elle redeviendra la maîtresse du monde. Et, cette fois, la minute n'allait-elle pas sonner, dans la crise qui se préparait ? De nouveau, toutes les puissances se disputent la possession du peuple. Depuis que la liberté et l'instruction ont fait de lui une force, un être de conscience et de volonté réclamant sa part, tous les gouvernants veulent le garder, régner par lui et même avec lui, s'il le faut. Le socialisme, voilà l'avenir, le nouvel instrument de règne ; et tous font du socialisme. Les rois ébranlés sur leur trône, les chefs bourgeois des républiques inquiètes, les meneurs ambitieux qui rêvent du pouvoir. Tous sont d'accord que l'État capitaliste est un retour

au monde païen, au marché d'esclavage, tous parlent de briser l'atroce loi de fer, le travail devenu une marchandise soumise aux lois de l'offre et de la demande, de salaire calculé sur le strict nécessaire dont l'ouvrier a besoin pour ne pas mourir de faim. En bas, les maux grandissent, les travailleurs agonisent de famine et d'exaspération, pendant qu'au-dessus de leurs têtes les discussions continuent, les systèmes se croisent, les bonnes volontés s'épuisent à tenter des remèdes impuissants. C'est le piétinement sur place, l'effarement affolé des grandes catastrophes prochaines. Et parmi les autres, le socialisme catholique, aussi ardent que le socialisme révolutionnaire, est entré à son tour dans la bataille, en tâchant de vaincre.

Alors, toute une étude suivait des longs efforts du socialisme catholique, dans la chrétienté entière. Ce qui frappait surtout, c'était que la lutte devenait plus vive et plus victorieuse, dès qu'elle se livrait sur une terre de progande, encore non conquise complètement au christianisme. Par exemple, dans les nations où celui-ci se trouvait en présence du protestantisme, les prêtres luttèrent pour la vie avec une passion extraordinaire, disputaient aux pasteurs la possession du peuple, à coups de hardiesses, de théories audacieusement démocratiques.

En Allemagne, la terre classique du socialisme, monseigneur Ketteler parla un des premiers de frapper les riches de contributions, créa plus tard une vaste agitation que tout le clergé dirige aujourd'hui, grâce à des associations et à des journaux nombreux. En Suisse, monseigneur Mermillod plaida si haut la cause des pauvres, que les évêques, maintenant, y font presque cause commune avec les socialistes démocrates, qu'ils espèrent convertir sans doute au jour du partage. En Angleterre, où le socialisme pénètre avec tant de lenteur, le cardinal Manning remporta des victoires considérables, prit la défense des ouvriers pendant une grève funeste, détermina un mouvement populaire que signalèrent de fréquentes conversions. Mais ce fut surtout en Amérique, aux Etats-Unis, que le socialisme catholique triompha, dans ce milieu de pleine démocratie, qui a forcé des évêques tels que monseigneur Ireland à se mettre à la tête des revendications ouvrières : toute une Eglise nouvelle semble là en germe, confuse encore et débordante de sève, soulevée d'un espoir immense, comme à l'aurore du christianisme rajeuni de demain. Et, si l'on passe ensuite à l'Autriche et à la Belgique, nations catholiques, on voit que, chez la première, le socialisme catholique se confond avec l'antisémitisme et que, chez la seconde, il n'a aucun sens précis ; tandis que le mouvement s'arrête et même disparaît dès qu'on descend à l'Espagne et à l'Italie, ces vieilles terre de foi, l'Espagne toute aux violences des révolutionnaires, avec ses évêques têtus qui se contentent de foudroyer les incroyants comme aux jours de l'Inquisition, l'Italie immobilisée dans la tradition, sans initiative possible, réduite au silence et au respect, autour du Saint-Siège.

En France, pourtant, la lutte restait vive, mais surtout une lutte d'idées. La bataille, en somme, s'y menait contre la Révolution, et il semblait qu'il eût suffi de rétablir l'ancienne organisation des temps monarchiques, pour retourner à l'âge d'or. C'était ainsi que la question des corporations ouvrières était devenue

l'affaire unique, comme la panacée à tous les maux des travailleurs. Mais on était loin de s'entendre : les uns, les catholiques qui repoussaient l'ingérence de l'Etat, qui préconisaient une action purement morale, voulaient les corporations libres ; tandis que les autres, les jeunes, les impatientes, résolus à l'action, les demandaient obligatoires, avec capital propre, reconnues et protégées par l'Etat. Le vicomte Philibert de la Choue avait particulièrement mené une ardente campagne, par la parole, par la plume, en faveur de ces corporations obligatoires ; et son grand chagrin était de n'avoir pu encore décider le pape à se prononcer ouvertement sur le cas de savoir si les corporations devaient être ouvertes ou fermées.

A l'entendre, le sort de la société était là, la solution paisible de la question sociale ou l'effroyable catastrophe qui devait tout emporter. Au fond, bien qu'il refusât de l'avouer, le vicomte avait fini par en venir au socialisme d'Etat. Et, malgré le manque d'accord, l'agitation restait grande, des tentatives peu heureuses étaient faites, les sociétés coopératives de consommation, des sociétés d'habitations ouvrières, des banques populaires, des retours plus ou moins déguisés aux anciennes communautés chrétiennes ; pendant que, de jour en jour, au milieu de la confusion de l'heure présente, dans le trouble des âmes et dans les difficultés politiques que traversait le pays, le parti catholique militant sentait son espérance grandir, jusqu'à la certitude aveugle de reconquérir bientôt le gouvernement du monde.

Justement, la deuxième partie du livre finissait par un tableau du malaise intellectuel et moral où se débat cette fin de siècle. Si la masse des travailleurs souffre d'être mal partagée et exige que, dans un nouveau partage, on lui assure au moins son pain quotidien, il semble que l'élite n'est pas plus contente, se plaignant du vide où la laissent sa raison libérée, son intelligence élargie. C'est la fameuse banqueroute du rationalisme, du positivisme et de la science elle-même. Les esprits que dévore le besoin de l'absolu, se lassent des tâtonnements, des lenteurs de cette science qui admet les seules vérités prouvées ; ils sont repris de l'angoisse du mystère, leur faut une synthèse totale et immédiate, pour pouvoir dormir en paix ; et, brisés, ils retombent à genoux sur la route, éperdus à une pensée qu'ils ne sauront jamais tout, préférant Dieu, l'inconnu révélé, affirmé en un acte de foi. Aujourd'hui encore, en effet, la science ne calme ni notre soif de justice, ni notre désir de sécurité, ni l'idée séculaire que nous nous faisons du bonheur, dans la survie, dans une éternité de jouissances. Elle ne fait qu'épeler le monde, elle n'apporte, pour chacun, que la solidarité austère du devoir de vivre, d'être un seul facteur du travail universel ; et comme l'on comprend la révolte des cœurs, le regret de ce ciel chrétien, peuplé de beaux anges, plein de lumière, de musique et de parfums ! Ah ! baiser ses morts, et dire qu'on les retrouvera, qu'on revivra avec une immortalité glorieuse ! et avoir cette certitude de souveraine équité pour supporter l'abomination de l'existence terrestre ! et tuer ainsi l'affreuse pensée du néant, et échapper à l'horreur de la disparition du moi, et se tranquilliser enfin dans l'inébranlable croyance qui remet au lendemain de la mort la solution heureuse de tous les problèmes de la

destinée ! Ce rêve, les peuples le rêveront longtemps encore. C'est ce qui explique comment, à cette fin de siècle, par suite du surmenage des esprits, par suite également du trouble profond où est l'humanité, grosse d'un monde prochain, le sentiment religieux s'est réveillé, inquiet, tourmenté d'idéal et d'infini, exigeant une loi morale et l'assurance d'une justice supérieure. Les religions peuvent disparaître, le sentiment religieux en créera de nouvelles, même avec la science. Une religion nouvelle ! une religion nouvelle ! et n'était-ce pas le vieux catholicisme qui, dans cette terre contemporaine où tout semblait devoir favoriser ce miracle, allait renaître, jeter des rameaux verts, s'épanouir en une toute jeune et immense floraison ?

Enfin, dans la troisième partie de son livre, Pierre avait dit, en phrases enflammées d'apôtre, ce qu'allait être l'avenir, ce catholicisme rajeuni rapportant aux nations agonisantes la santé et la paix, l'âge d'or oublié du christianisme primitif. Et, d'abord, il débutait par un portrait attendri et glorieux de Léon XIII, le pape idéal, le prédestiné chargé du salut des peuples. Il l'avait évoqué, il l'avait vu ainsi, dans son désir brûlant de la venue d'un pasteur qui mettait fin à la misère. Ce n'était pas un portrait d'étroites ressemblance, mais le sauveur nécessaire, l'inépuisable charité, le cœur et l'intelligence larges, tels qu'il les rêvait. Pourtant, il avait fouillé les documents, étudié les encycliques, basé la figure sur les faits ; l'éducation religieuse à Rome, la courte nonciature à Bruxelles, le long épiscopat à Pérouse. Dès que Léon XIII est pape, dans la difficile situation laissée par Pie IX se révèle la dualité de sa nature, le gardien inébranlable du dogme, le politique souple, résolu à pousser la conciliation aussi loin qu'il le pourra. Nettement, il rompt avec la philosophie moderne, il remonte, par delà la Renaissance, au Moyen-Âge, il restaure dans les écoles catholiques la philosophie chrétienne, selon l'esprit de saint Thomas d'Aquin, le docteur angélique. Puis, le dogme mis de la sorte à l'abri, il vit d'équilibre, donne des gages à toutes les puissances, s'efforce d'utiliser toutes les occasions. On le voit, d'une activité extraordinaires, réconcilier le Saint-Siège avec l'Allemagne, se rapprocher de la Russie, contenter la Suisse, souhaiter l'amitié de l'Angleterre, écrire à l'empereur de la Chine pour lui demander de protéger les missionnaires et les chrétiens de son empire. Plus tard, il intervient en France, reconnaît la légitimité de la République. Dès le début, une pensée se dégage, la pensée qui fera de lui un des grands papes politiques ; et c'est, d'ailleurs, la pensée séculaire de la papauté, la conquête de toutes les âmes, Rome centre et maîtresse du monde. Il n'a qu'une volonté, qu'un but, travailler à l'unité de l'Eglise, ramener à elle les communions dissidentes, pour la rendre invincible, dans la lutte sociale qui se prépare. En Russie, il tâche de faire reconnaître l'autorité morale du Vatican ; en Angleterre, il rêve de désarmer l'Eglise anglicane, de l'amener à une sorte de trêve fraternelle ; mais, en Orient surtout, il convoite un accord avec les Eglises schismatiques, qu'il traite en simples sœurs séparées, dont son cœur de père sollicite le retour. De quelle force victorieuse Rome ne disposerait-elle pas, le jour où elle règnerait sans conteste sur les chrétiens de la terre entière ?

Et c'est ainsi qu'apparaît l'idée sociale de Léon XIII. Encore évêque de Pérouse, il avait écrit une lettre pastorale, où se montrait un vague socialisme humanitaire. Puis, dès qu'il a coiffé la tiare, il change d'opinion, foudroie les révolutionnaires, dont l'audace alors terrifiait l'Italie. Tout de suite, d'ailleurs, il se reprend, averti par les faits, comprenant le danger mortel de laisser le socialisme aux mains des ennemis du catholicisme. Il écoute les évêques populaires des pays de propagande, cesse d'intervenir dans la querelle irlandaise, retire l'excommunication dont il avait frappé aux Etats-Unis les Chevaliers du travail, défend de mettre à l'index les livres hardis des écrivains catholiques socialistes. Cette évolution vers la démocratie se retrouve dans ses plus fameuses encycliques : *Immortale Dei*, sur la constitution des Etats ; *Libertas*, sur la liberté humaine ; *Sapientia*, sur les devoirs des citoyens chrétiens ; *Rerum novarum*, sur la condition des ouvriers ; et c'est particulièrement cette dernière qui semble avoir rajeuni l'Eglise. Le pape y constate la misère imméritée des travailleurs, les heures du travail trop longues, le salaire trop réduit. Tout homme a le droit de vivre, et le contrat extorqué par la faim est injuste. Ailleurs, il déclare qu'on ne doit pas abandonner l'ouvrier, sans défense, à une exploitation qui transforme en fortune pour quelques-uns la misère du plus grand nombre. Forcé de rester vague sur les questions d'organisation, il se borne à encourager le mouvement corporatif, qu'il place sous le patronage de l'Etat ; et, après avoir ainsi restauré l'idée de l'autorité civile, il remet Dieu en sa place souveraine, il voit surtout le salut par des mesures morales, par l'antique respect dû à la famille et à la propriété. Mais cette main secourable de l'auguste vicaire du Christ, tendue publiquement aux humbles aux pauvres, n'était-ce pas le signe certain d'une nouvelle alliance, l'annonce d'un nouveau règne de Jésus sur la terre ? Désormais le peuple savait qu'il n'était pas abandonné. Et, dès lors, dans quelque gloire était monté Léon XIII, dont le jubilé sacerdotal et le jubilé épiscopal avaient été fêtés par la chrétienté entière, parmi les concours d'une foule immense, des cadeaux sans nombre, des lettres flatteuses envoyées par tous les souverains !

Ensuite, Pierre avait traité la question du pouvoir temporel, ce qu'il croyait devoir faire librement. Sans doute il n'ignorait pas que, dans sa querelle avec l'Italie, le pape maintenait aussi obstinément qu'au premier jour ses droits sur Rome ; mais il imaginait qu'il y avait là une simple attitude nécessaire, imposée par des raisons politiques, et qui disparaîtrait, quand sonnerait l'heure. Lui était convaincu que, si jamais le pape n'avait paru plus grand, il devait à la perte du pouvoir temporel cet élargissement de son autorité, cette splendeur pur de toute puissance morale où il rayonnait. Quelle longue histoire de fautes et de conflits que celle de la possession de ce petit royaume de Rome, depuis quinze siècles ! Au quatrième siècle, Constantin quitte Rome, il ne reste au Palatin vide que quelques fonctionnaires oubliés, et le pape, naturellement, s'empare du pouvoir, la vie de la cité passe au Latran. Mais ce n'est que quatre siècles plus tard que Charlemagne reconnaît les faits accomplis, n'ayant formellement au pape les Etats de l'Eglise,

La guerre, des lors, n'a plus cessé entre la puissance spirituelle et les puissances temporelles, souvent latente, parfois aiguë, dans le sang et dans les flammes. Aujourd'hui, n'est-il pas déraisonnable de rêver, au milieu de l'Europe en armes, la papauté reine d'un lambeau de territoire, où elle serait exposée à toutes les vexations, où elle ne pourrait être maintenue que par une armée étrangère ? Que deviendrait-elle, dans le massacre général qu'on redoute, et combien elle est plus à l'abri, plus digne, plus haute, dégagée de tout souci terrestre, régnant sur le monde des âmes ! Aux premiers temps de l'Eglise, la papauté, de locale, de purement romaine, s'est peu à peu catholicisée, universalisée, conquérant son empire sur la chrétienté entière. De même, le sacré collège, qui a continué d'abord le sénat romain, s'est internationalisé ensuite, à fini de nos jours par être la plus universelle de nos assemblées dans laquelle siègent des membres de toutes les nations. Et n'est-il pas évident que le pape, appuyé ainsi sur les cardinaux, est devenu la seule et grande autorité internationale, d'autant plus puissante qu'elle est libérée des intérêts monarchiques et qu'elle parle au nom de l'humanité, par-dessus même la notion de patrie ? La question tant cherchée, au milieu de si longues guerres, est sûrement là : ou donner la royauté temporelle du monde au pape ou ne lui en laisser que la royauté spirituelle. Représentant de Dieu, souverain absolu et infaillible par délégation divine, il ne peut que rester dans le sanctuaire, si, déjà maître des âmes, il n'est pas reconnu par tous les peuples comme l'unique maître des corps, le roi des rois.

Mais qu'elle étrange aventure que cette poussée nouvelle de la papauté dans le champ ensemencé par la Révolution française, qui l'achemine peut-être vers la domination dont la volonté la tient debout depuis tant de siècles ! Car la voilà seule devant le peuple ; les rois sont abattus ; et, puisque le peuple est libre désormais de se donner à qui bon lui semble, pourquoi ne se donnerait-il pas à elle ? Le déchet certain que subit l'idée de liberté permet tous les espoirs. Sur le terrain économique, le parti libéral semble vaincu.

Les travailleurs, mécontents de 89, se plaignent de leur misère aggravée, s'agitent cherchent le bonheur désespérément. D'autre part, les régimes nouveaux ont accru la puissance internationale de l'Eglise, les membres catholiques sont en nombre dans les parlements des républiques et des monarchies constitutionnelles. Toutes les circonstances paraissent donc favoriser cette extraordinaire fortune du catholicisme vieillissant, reprit d'une vigueur de jeunesse. Jusqu'à la science qu'on accuse de banqueroute, ce qui sauve du ridicule le *Syllabus*, trouble les intelligences, ouvre le champ illimité du mystère et de l'impossible.

Et, alors, on rappelle une prophétie qui a été faite, la papauté maîtresse de la terre, le jour où elle marcherait à la tête de la démocratie, après avoir réuni les Eglises schismatiques d'Orient à l'Eglise Catholique apostolique et romaine. Les temps étaient venus, puisque le pape, donnant congé aux grands et aux riches de ce monde, laissait à l'exil les rois chassés du trône, pour se remettre comme Jésus, avec les travailleurs sans pain et les mendiants des routes. Encore peut-être quelques années de misère affreuse, d'inquiétante confusion, d'effroyable danger social, et le peuple, le

grand muet dont on a disposé jusqu'ici, parlera, retournera au berceau, à l'Eglise unifiée de Rome, pour éviter la destruction menaçante des sociétés humaines.

Et Pierre terminait son livre par une évocation passionnée de la Rome nouvelle, de la Rome spirituelle qui règnerait bientôt sur les peuples réconciliés, fraternisant dans un autre âge d'or. Il y voyait même la fin des superstitions, il s'était oublié, sans aucune attaque directe aux dogmes, jusqu'à faire le rêve du sentiment religieux élargi, affranchi des rites, tout entier à l'unique satisfaction de la charité humaine ; et, encore blessé de son voyage à Lourdes, il avait cédé au besoin de contenter son cœur. Cette superstition de Lourdes, si grossière, n'était-elle pas la sympathie exécrationnelle d'une époque de trop de souffrance ?

(A suivre)

La *Bibliothèque Utile*, publiée par l'éditeur Félix Alcan, de Paris, se compose actuellement de 114 volumes consacrés à l'*Histoire*, aux *Sciences*, à la *Géographie* et aux *Questions économiques et sociales*. Élégamment imprimés et d'un format portatif, ces volumes d'un prix modique (60 cent. le volume broché ; 1 fr. cartonné à l'anglaise), exposent chacun, en 192 pages, les questions les plus intéressantes qu'aucune personne instruite ne peut plus ignorer.

Parmi les derniers volumes publiés, nous signalerons particulièrement : l'*Alcool*, par les *Drs Sérieux et Mathieu* ; Madagascar, par *A. Milhaud* ; l'*Afrique française*, par *Joyeux* ; l'*Indo-Chine Française*, par *Faque* ; *Histoire de l'Armée Française*, par *Bère* ; *La Culture des Plantes d'Appartement*, par *Larbalétrier* ; *La Vie dans les Mers*, par *Coupin* ; *Les Maladies épidémiques*, par le *Dr Monin* ; *l'Homme Préhistorique*, par *Zaborowski* ; *Les chemins de fer*, par *G. Mayer*.

La *Bibliothèque Utile* a été honorée de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique* ; la plupart de ces volumes sont recommandés par ce Ministère pour les *Bibliothèques populaires, scolaires et pédagogiques* ; par le *Ministère de la Guerre*, pour les *Bibliothèques de garnison* ; par la *Ligue de l'Enseignement*.

On voit que son caractère libéral lui a valu de hautes sympathies ; elle justifie son titre par les services qu'elle rend à tous ceux qui sont désireux de s'instruire.

Elles sont fréquentes

Les maladies des voies respiratoires sont fréquentes. Il est bon de mettre le public en garde contre le danger qu'il y a de ne pas se soigner au plus tôt. Le remède par excellence, le *Baume Rhumal*, réussit admirablement dans tous les cas 25cts la bouteille partout.

PAPIER DE TOILETTE

En rouleaux et en Paquets de 5c. à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
- "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1. la doz.
- "REGINA" 1000 feuilles brochées 15c. le paquet, 1,50 la doz.
- "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau, \$1.00 la doz.

*Ces Marques sont LES MEILLEURES
mais nous en avons de toutes sortes.*

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.
Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprimo par la Compagnie d'Imprimerie Desautniers, et publié par Aristide Filatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montreal.

BURROUGHS & BURROUGHS,
AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal

Téléphone 1521

e. S. Burroughs: W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY
AVOCAT

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN
AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2213.

EDEN MUSEE

ET THEATRE

Édifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR SON LIT de MORT
100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.
Entrée du Théâtre - 10c.
Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,
221—RUE CRAIG—221

Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par semaine.

LA SAISON 25, rue de Lille, PARIS et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par semaine.

50 OUVRAGES
PAGEMENT DÉTERMINÉ
11 de broderie.
2 de dentelle.
4 de tapisserie.
5 objets-fantaisie.
22 motifs d'ornementales, fleurs, initiales, etc.

DE TOILETTES DÉPOSÉES COMME MARQUE DÉPOSÉE
10 costumes de bon goût.
5 vétements d'été.
8 modèles de chapeaux.
4 toilettes complètes.
25 portraits, portraits et patrons.

LA SAISON publie, en outre les chroniques de la MODE, et des descriptions des gravures, un ravissant roman, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte.
Spécimen gratis.— Abonnements:
3 mois 50c
6 " 90c

Agents à Montréal: **LES JOS. TARDIEU & FRÈRES,** 1044 et 1066 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. BOITE 274.

POUR RELIER LES FASCIOULES "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relire leurs fascicules feront bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui traitera leur montrer

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.